

Sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle

Notre diocèse offre de nombreux chemins vers Saint Jacques ; parmi eux, le « Camin Roumiou », le chemin de Tours ; sur ce chemin, près de Gourbera, un hôpital-prieuré pas tout à fait comme les autres :

L'hôpital-prieuré de Pouymartet

Bien sûr, notre hôpital- prieuré accueillait des pèlerins (ou «pélégins»), mais aussi des pauvres, des malades et des vieillards sans famille ni fortune. Ce qui fait sa première particularité, c'était d'avoir été desservi par les **Hospitaliers de l'Ordre de St-Antoine en Viennois**, connus sous le nom d'Antonins, sur lesquels nous reviendrons. L'étymologie de Poymartet en témoigne puisque Poy ou Pouy signifie hauteur et Martel: marteau. Le martel de St-Antoine ou marteau à double tête, était en effet présent sur la cape des Antonins, sous la forme d'une croix en T (Tau), au niveau de l'épaule gauche. Notre hôpital-prieuré, dit de «long parcours», fut sans doute fondé «par la piété de Saint-Louis», vers 1279, année du premier écrit concernant la paroisse de Gourbera. Il est mentionné ensuite dans un testament de 1312, mais il faut attendre «l'Arrêt des Grands Jours» de 1540-1541 (cf : bulletin de la Société de Borda), pour connaître les devoirs de Me Jean de Brana, prieur de Poymartet avec son annexe de Gourbera, qui en tant que tel, est chargé du gouvernement et de l'administration de l'hôpital: *«La moitié des cens, rentes et autre revenu d'icelluy prieuré avec son annexe de Gourbera, sera convertie et employée à la norriture des pauvres quy logeront audit hospital, réparation et entretènement d' icelluy, et que en icelluy seront receus tous pauvres mandians impotans à gagner leur vie, hormis les ladres et pestiférés, et au préalable les pèlerins qui iront et reviendront à St-Jacques en Galice».*

Suivent des détails d'organisation pratique et d'administration temporelle: ainsi, pour le maniement des fonds et aumônes en particulier, le prieur est secondé par un adjoint laïc *«nommé le dimanche de la Passion, devant la grand'porte de l'église, par les paroissiens de Gourbera, réunis en communauté».*

Le souci majeur est en effet d'éviter absolument les aliénations et usurpations : Le prieur doit multiplier ses contrôles, le procureur du roi est chargé de visiter ou de faire visiter chaque mois l'hôpital; enfin, le compte de fin d'année est rendu devant Mgr l'Evêque ou son vicaire, en présence du prieur, du procureur du roi et de deux paroissiens nommés par les habitants de Gourbera, en la *«sénéchaussée des Lannes et siège Dax».*

L'hôpital-prieuré se trouvait vraisemblablement sur une hauteur, quelques centaines de mètres au sud du moulin et de la maison-grange du même nom (qui existent toujours), en un lieu aujourd'hui situé sur la commune de St-Paul aux confins de Gourbera.

*L'hôpital, en briques, comprenait deux dortoirs, l'un pour les hommes, l'autre réservé aux femmes, d'une dizaine de lits chacun.

*A côté s'élevait le prieuré «sobre et dépouillé»; sous l'autorité du prieur y vivaient quatre frères, dits «de l'aumône» : l'un assurait les tâches de gestion et les trois autres le service de l'hôpital, aidés par des laïcs charitables, voire des malades guéris. Les pèlerins, les malades et les pauvres recevaient pain, vin, viande, poissons, œufs, fruits et laitages, et dormaient dans des lits garnis de plumes d'oie et de canard, de draps de chanvre et de couvertures en laine de brebis, le tout fourni par la métairie; ils recevaient également les sacrements ordinaires. L'enclos prieural s'entourait de vergers et surtout de vignes qui fournissaient le vin ordinaire et le vin de messe.

*A proximité la métairie alignait ses structures agricoles près de la maison-grange (sans doute la demeure du meunier ou du métayer), et du moulin sur la Bouhette, avec en amont son vivier à poisson très apprécié.

*Enfin, une chapelle à deux autels s'élevait près du cimetière des frères où l'on inhumait également pauvres, malades et pèlerins qui terminaient là leur voyage. Grâce aux quêtes et aux donations, Poymartet vécut largement : *«La chapelle s'ornait d'objets précieux : vases d'or et d'argent, soieries, étoffes tissées d'or et riches statues ; au cours des cérémonies, on pouvait admirer des calices sertis de pierres précieuses».* Les Hospitaliers de Poymartet n'étaient pas soumis à la «clôture» et accueillait largement des laïcs ; sous l'autorité du prieur, la vie commune se déroulait suivant un mode familial et fraternel.

On ignore le nom des premiers prieurs; il faut attendre Jean de Brana (1531-1541) dont le nom figure dans les textes relatifs à «l'Arrêt des grands Jours» (1540-1541), dont nous avons parlé précédemment.

Cependant l'ordre des Antonins déclina progressivement ; il est possible que la «commende» de Poymartet (si « Commende » il y avait ?) passa à des séculiers lors de sa reconstruction vers 1580. Ainsi, entre 1696 et 1699, le prieur était le sieur de Sescosse (ou de Sescousse) ; à quel Ordre appartenait-il ? Etait-ce un laïc ?

Maître Etienne de Paul, prieur de Poymartet (qui n'était vraisemblablement plus un «Antonin») constatait, en 1577 : *«que la chapelle est nothoyrement ruynée, prophanée, et le logis des pouvres inhabitable...On n'y peut administrer aucun service divin. Il faut faire ung lieu pour remettre la cloche quy a esté cy devant oustée de ladicte chapelle et portée en l'esglise paroissiale de Gourberar».*

Ouvrons ici une petite parenthèse: une lieue faisait 3898 mètres; le moulin étant environ 3,5 km au sud de Gourbera, nous vérifions ainsi que l'ensemble hôpital-prieuré-chapelle se trouvait bien à quelques centaines de mètres au sud du moulin. Mais revenons à notre prieur, Etienne de Paul, à qui incombait la reconstruction de l'hôpital et de la chapelle dédiée à St Jacques ; il n'était autre que l'oncle de notre bon **St Vincent de Paul**! Voilà la seconde particularité de Poymartet !

Dès sa 7^{ème} année, Vincent, alors petit pâtre, fut encouragé à passer son temps libre auprès de son oncle à Poymartet, afin de «s'initier au latin et à la langue de la ville».Son oncle avait coutume de dire: *«Les pauvres et les malheureux sont nos Seigneurs et nos Maîtres, chacun d'eux nous montre les plaies du Crucifié».* C'est donc à Poymartet, à n'en pas douter, que jaillit la première étincelle de la vocation future de notre saint landais!

Ensuite s'amorça un lent déclin. A la fin du 17^{ème} siècle (date à laquelle nous situons la réfection du moulin et la construction et/ou rénovation de la maison-grange), la foule des pèlerins vers Saint Jacques s'éclaircit. En 1685, l'hôpital avait encore une certaine importance mais il n'était plus guère qu'un refuge pour les pauvres, les vieillards et les infirmes; les pèlerins et passants ne comptaient plus que pour 5% du budget.

En conséquence, un arrêt du Conseil d'Etat en date du 4 mai 1728, le réunit à l'hôpital St-Eutrope de Dax. Deux autres hôpitaux-prieurés sur le chemin roumiou, eurent le même sort, celui de la Fosse-Guilbault en Taller et celui d'Arancou, en direction d'Ostabat (ce lieu, aujourd'hui dans les Pyrénées Atlantiques, appartenait à l'époque au diocèse de Dax). Ce fut leur arrêt de mort. L'hôpital-prieuré de Poymartet, désaffecté, s'effondra en 1784 et M. Cellières, lazariste, tira des ruines «de la pierre pour plus de 30 livres». Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

Gourbera et Pouymartet

Notre propos est de retracer les péripéties d'un mariage qui fut autant d'amour que de raison! Gourbera est l'aînée: en effet, dans le cartulaire de Dax, on retrouve vers 1170, un lieu de culte baptisé St Andreas de Gorberar. Cependant, c'est à Poymartet que l'on doit l'essor du village et sa mention en tant que paroisse, en 1279. Le premier seigneur de l'endroit n'apparaît que le 17 juillet 1393, sous le nom de baron de Poylohaut. Gourbera eut ensuite les mêmes seigneurs que Pouy et en dernier lieu les Lazaristes (dont le supérieur était également supérieur de Buglose), jusqu'à la Révolution. De son côté, Poymartet est connu également depuis 1279 par son hôpital-prieuré, et depuis 1312 pour son moulin noble à blé à une meule. Le moulin de Bouhette, qui lui succédera, sera à deux puis trois meules.

Mais l'important, c'est le soutien financier que ne cessèrent d'apporter à l'hôpital les habitants de Gourbera, bien que le village ne fut primitivement qu'une paroisse annexe (en effet, ce n'est que vers la fin du 17^{ème} siècle que les prieurs substituèrent le nom de Gourbera à celui de Poymartet et s'instituèrent prieurs de Gourbera).

A la suite de l'«Arrêt des Grands Jours» de 1540-1541, dont nous avons déjà parlé, le problème était en effet d'entretenir et surtout augmenter les revenus de l'hôpital par des «quêtes et des legs pies». Certes, on l'a vu, le prieuré versait bien à l'hôpital la moitié de ses revenus mais on exhortait aussi au prône les paroissiens de Gourbera et «lieux circonvoisins» à *«laisser et bailler audit hospital, par leurs testaments, codicilles et autres dispositions, quelques dons, légats et aumones des lits, linges et autres choses».* Normal donc qu'ils aient leur mot à dire:

*D'abord en nommant l'adjoint laïc au prieur de Poymartet,

*ensuite en envoyant deux des leurs à Dax lorsque le compte de fin d'année de l'hôpital était rendu devant Mgr l'Evêque!

Gourbera survécut mais à Poymartet, dès 1784, seuls restaient le moulin et la maison-grange. Après la Révolution, le domaine fut sans doute vendu comme bien national. Le dernier propriétaire, Mme Lorrin, le céda en legs à l'œuvre du Berceau de St-Vincent-de-Paul. Récemment, les Sœurs de la Charité le vendirent à un propriétaire privé.

Pouymartet et les «Antonins»



Nous poursuivons notre tour d'horizon par un regard sur les Hospitaliers de l'Ordre de St-Antoine en Viennois, connus sous le nom d'«Antonins», qui desservirent un temps Pouymartet: moins célèbres que les Hospitaliers de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem (devenu ensuite Ordre de Malte), ils furent cependant tout aussi actifs.

Leurs Armes sont «L'écusson en champs d'or, à l'aigle éployé de sable, accolé d'une couronne et d'un collier d'or, chargé sur l'estomach d'un écusson pendant en champ d'or, à la lettre Tau d'azur. L'escu timbré d'un haume d'or couronné de même, aigle de sable et diadème d'or».

Antoine, né vers 251 en Egypte, se retira à 18 ans dans un ermitage, embrassant très tôt la vie solitaire, ce qui lui valut le surnom de «Père des Moines». Ses reliques, après un long séjour à Byzance, furent apportées en 1070 par un noble dauphinois, Jocelin, et déposées en sa seigneurie de la Motte-St-Didier près de St-Marcellin, aujourd'hui St-Antoine (Isère). Très vite, de nombreux pèlerins affluent et obtiennent de St Antoine la guérison de leurs maux, en particulier le «feu de St-Antoine» ou feu sacré (ignis sacer) ou encore «mal des ardents», qui pourrait être le zona (à moins que ce soit une sorte de peste avec gangrène ou érysipèle, ou encore un empoisonnement par le champignon-ergot du seigle ???). De toute façon, le principal remède distribué aux malades est le «saint vinage», vin spécialement béni lors de la procession annuelle de l'Ascension!

Un autre noble dauphinois, Gaston, Seigneur de la Valloire fait vœu, s'il obtient la guérison de son fils, de se consacrer entièrement au service des malades; son fils ayant recouvré la santé, tous deux, aidés de six de leurs compagnons, fondent vers 1095 un hôpital en l'honneur de St Antoine, la «Maison de L'Aumône». Le Pape Urbain II confirme cette fondation la même année. L'Ordre des Antonins venait de voir le jour. Les «Frères de l'Aumône» portaient, on l'a vu, sur leur cape, une croix en forme de (Tau) ; simples laïcs, ils restaient pour le spirituel, soumis aux moines réguliers (abbés, prieurs, prêtres). L'Ordre eut une ascension fulgurante, au 12ème siècle d'abord, puis au 13^{ème} sous l'impulsion de St Louis, pour atteindre son apogée au 14ème. On recensait bien trois Commanderies dans les Landes:

*La Commanderie générale, St-Antoine de Golony, près d'Urgons. sur le chemin du Puy.

*La Commanderie de St-Antoine de la Traverse à Escource, sur le chemin de Tours.

*La Commanderie de Roquefort, sur le chemin de Vézelay.

Mais l'Hôpital-Prieuré de Poymartet (sans doute le premier arrivé!) beaucoup plus modeste est, semble-t-il, le seul du genre, créé par les « Antonins » dans notre diocèse, à disposer d'une certaine autonomie vis-à-vis de l'Ordre. D'ailleurs, était-il en « Commende », tout au moins au début ? !

Les guerres de religion, entre autres, portèrent un coup fatal à l'Ordre. Il vivote encore au 17^{ème} siècle, mais au 18^{ème} il est en pleine décadence; pour enrayer celle-ci, un traité est signé en 1775, unissant St-Antoine à l'Ordre de Malte.

Il est important de signaler le rôle qu'ont joué les hôpitaux de St-Antoine dans l'avancement des sciences médicales: des médecins connus vinrent y faire des stages et l'on pense que le fameux cabaliste Henri Cornelius Agrippa (1486-1539), médecin de Catherine de Médicis, passa plusieurs années à St-Antoine. Au delà de leur vocation, les Antonins «se distinguèrent par leur noblesse, leur érudition, leur goût pour l'art et la politique»; ils se révélèrent aussi des mécènes et des diplomates avisés.

St-Antoine est aujourd'hui un délicieux petit village. L'abbaye reste, avec la Grande Chartreuse, le plus bel ensemble religieux du Dauphiné: dans l'abside, de splendides tapisseries portant le «Tau» des Antonins, relatent l'histoire de Joseph. Enfin, il y a un remarquable musée et ... un excellent restaurant !

Le moulin de Pouymartet

Nous terminons notre incursion dans le lointain et riche passé de ce petit coin des Landes, par un regard sur le moulin de Pouymartet, car il a une histoire qui lui est propre. Il existe toujours, nous l'avons vu, bien qu'il soit difficile de le découvrir, juxtant sa maison grange et le vivier sur la Bouhette, au détour d'un petit chemin fort bucolique. Il est entretenu, comme le montre la photo, et en état de fonctionnement, bien que ses meules n'aient pas écrasé de blé depuis fort longtemps ! Quant à la maison grange, c'est une vieille dame pimpante...et toujours habitée !



A côté de la mairie de Gourbera, un panneau nous révèle en trois langues sur fond de coquille, l'amorce du chemin de St-Jacques et l'itinéraire vers le moulin de Pouymartet (orthographié autrefois Poymartet ou Puymartet). Ce chemin, venant de Taller, rejoignait St-Paul-les-Dax en laissant à l'écart le village, comme il était d'usage à l'époque (On peut s'en étonner aujourd'hui). Nous imaginons volontiers ce lieu-étape constitué d'un hôpital prieuré et d'une chapelle, de chaque côté du chemin. Côté chemin, la chapelle offre un bénitier extérieur et l'hôpital prieuré des guichets pour donner nourriture et boisson à ceux qui ne désirent pas faire halte.

La documentation que nous possédons est le journal de compte des «marguillers» de Pouymartet, de 1696 à 1699. Les marguillers étaient les membres du «Conseil de fabrique», administrateurs de la paroisse. Le Conseil de fabrique, ou la «Fabrique», c'était un peu notre conseil économique paroissial d'aujourd'hui!

Il y aurait donc eu une paroisse à Pouymartet ! Nous pensons plutôt qu'il s'agissait d'un ensemble tel que décrit plus haut auquel s'ajoutait, bien entendu, le moulin. Le ruisseau de Bouhette apportait l'énergie pour broyer le grain, et l'eau indispensable à la vie de la petite communauté.

Le journal de compte des marguillers, fait état du moulin et de la maison grange, ainsi que de «l'ospital», qui n'existe plus. On ne parle pas de prieuré, mais de prieur, ce qui nous confirme l'existence du prieuré attenant à l'hôpital.

L'essentiel des dépenses inscrites au compte de ce journal couvre la construction (ou la réfection) du moulin et de la maison grange (A cette époque, une grange désignait une ferme), ainsi que les réparations et surtout le service de l'hôpital, beaucoup plus ancien, destiné à accueillir les pèlerins et les pauvres de la région.

Les dépenses étaient faites sur ordonnance du Sieur de Sescosse, Prieur. Qui était-il? On sait que dans les abbayes en «Commende», l'Abbé, nommé par le roi, n'exerçait que le pouvoir temporel. Il pouvait être un

séculier ou un laïc. Il est possible qu'il en était de même dans les prieurés, plus modestes (ou du moins certains), puisque l'on note le passage de «Mr le Procureur du Roy».

Il est, en outre, deux fois question de Saint Jacques, à l'occasion de la fête, le 25 juillet 1698 :
- Le 27 juillet, le «comptable» verse à Mr le Curé de Pontonx, 12 sous (sols ou sous) pour le sermon de St-Jacques.

- Pour la période de novembre 1697 à décembre 1698, le comptable a payé à la «veuve de Poymartet» 102 livres, 8 sols pour une série de prestations dont celles fournies aux prêtres prédicateurs et aux marguilliers, le jour de la St-Jacques. On peut en déduire:

- Que le prieuré ne comptait pas de prêtres (puisque'il fallait les faire venir) et que le Sieur de Sescosse était peut-être un laïc !

- Que l'année 1698, compte tenu de l'ampleur des cérémonies, était sans doute une année «jacquaire», c'est à dire où la St-Jacques, tombait un dimanche.

Nous avons tenté jusqu'ici de faire revivre la petite communauté rassemblée autour du Moulin de Pouymartet. Nous terminerons par un regard plus accentué sur la comptabilité de nos «Marguilliers». Elle est rébarbative, comme toutes les comptabilités, mais elle enrichit notre esquisse!

La monnaie utilisée était la livre (20 sous), le sou ou sol (12 deniers), et le denier bien sûr. Très difficile de traduire en francs d'hier, puis en euros d'aujourd'hui, toutes les dépenses enregistrées en monnaie de l'époque, mais on fait connaissance avec le charpentier, le forgeron de St-Paul, le menuisier de Castets, et on apprend que les deux pierres du moulin venaient d'Ossages, que les matériaux utilisés étaient le bois («chesne» et «ping»), la brique et la pierre de Bidache. Il y avait donc du pin dans les Landes, bien avant le Second Empire!

De plus, on note des versements au «Receveur des dimes» pour le «don du roy et la «capitaou». Si nous ne savons rien sur le don du roy, la capitaou, en français la «capitation» était un impôt par tête établi par Louis XIV entre 1695 et 1698, puis de nouveau en 1701 (Effectivement, nous n'avons pas trouvé trace de cet impôt en 1699, dernière année de notre livre de compte).

Quelque argent (fort peu) va au Prieur pour ses propres dépenses, au Procureur du roi pour les «droits d'assistance (?)» et à l'achat de papier timbré (?), mais on doit noter les nombreux et très importants dons faits aux pauvres: la solidarité n'était pas un vain mot à l'époque!

Malheureusement, nous n'avons entre les mains qu'un registre de dépenses en argent: rien sur les recettes dont certaines provenaient sans doute de dons en nature, tels des poulets, si l'on en croit un feuillet très gribouillé, difficilement exploitable.

Mais le langage est fleuri, avec des rondes et des déliés tracés à la plume d'oie, dans le style: «le vingt sixième octobre mil six cens nonant sept, suivant ordonnance du D. Sieur prieur, le d. comptable a payé...», le papier est à en-tête (estampe méritant à elle seule une recherche, peut-être était-ce cela le papier «timbré») et d'une qualité à l'épreuve des ans, comme l'encre d'ailleurs! Epoque où le temps ne comptait pas et où le mot qualité n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui !